



## SEMBRANCHER

Mesdames, Messieurs,

Appelé par le Comité de la *Société d'histoire du Valais Romand* et comme enfant de cette vallée, à vous entretenir de l'antique bourgade qui nous accueille aujourd'hui, j'ai accepté avec empressement cette mission agréable pour moi parce que quasi filiale.

Mon travail établi d'abord à la manière d'un exposé de cicerone, puis rattaché par la suite pour paraître moins décousu, se ressentira néanmoins de sa forme primitive.

La première considération qui nous retient en parlant de cette localité est dans la forme de son nom, duquel l'étymologie ne fut jamais sérieusement débattue et définie. Cette confusion me paraît avoir déterminé une troisième hypothèse. La forme comportant l'origine d'un saint a, comme vous le savez, été écartée par l'usage, puis par la sanction officielle : S. e. m. Mais alors pourquoi à cette forme nouvelle a-t-on substitué le calembour qui résulte des armes parlantes exprimées dans le rameau à sept branches ou à sept feuilles qui se détache du cartouche décorant l'entrée de la Maison de Ville et un écusson

peint sur l'angle oriental de la chapelle située à l'entrée du bourg ?

Les historiens ont marqué une préférence pour le *saint*, c'est-à-dire pour l'énonciation en deux mots. Quelques-uns, parmi lesquels Boccard, ont même infirmé toute autre orthographe et je vais vous démontrer qu'ils avaient certainement raison, quoique tort en même temps, car la tâche de l'historien ne se borne pas à affirmer. C'est sans doute pourquoi nul n'a tenu compte de l'affirmation et que l'on continue à désanctifier notre bourgade.

Je sais bien qu'on a mis parfois en avant saint Pancrace, mais où était le rapport ? En feuilletant les documents de l'abbé Jean Gremaud on découvre, dans un acte daté de 1177 : *ecclesiam sancti Pancratii de Branchi*, où se trouve le nom de Pancrace indépendant de l'idée d'une *branche* tout en l'éveillant. En 1199 nous trouvons de *Sancto Brancherio*, puis en 1217 de *Sancto Brancacio*. Il y a apparence qu'on ait voulu dissiper, dans ces documents postérieurs, la confusion qui s'était établie dans *Sanctus Pancratius de Branchi*. Ne sachant moi-même quelle conclusion tirer de tout cela, j'avais jusqu'ici écarté la possibilité d'un nom de saint, lorsque me vint la pensée de consulter l'ouvrage que le Père Jésuite Charles Cahier a consacré à la *Caractéristique des saints* dans les versions populaires. Ce livre m'a permis de découvrir que, parmi les nombreuses altérations du nom de Pancrace, adoptées par les localités d'origine latine qui ont choisi ce saint pour protecteur se trouve en effet celle de Brancas, et même celle plus voisine encore de Branchet (*e. t.*). J'en ai été quelque peu étonné, mais j'ai réfléchi que sur un rocher en vue d'ici s'élève une chapelle à St-Christophe, dont les Bagnards ont fait « saint Cortoublo » transformation qui fait un peu rire... mais aussi rêver, attendu que ce *l* nous le retrouvons dans la raison sociale de l'orfèvrerie Christophle de Paris. Cet *l* se manifeste avec plus de vigueur encore dans l'appellation espagnole de

Cristobal (Cristobal Colomb) où il est remplacé par un *b*.

Avant de quitter ce sujet, je relève encore dans l'ouvrage du Père Cahier que saint Pancrace est principalement invoqué contre les faux témoignages. Ainsi sa place était particulièrement désignée dans ce chef-lieu dont l'ancien hôtel de ville fut jusque sous nos générations contigu à la chapelle de ce saint, probablement pour qu'il fût plus aisé d'aller l'invoquer au début des audiences. Charles-Louis de Bons a-t-il cru être agréable aux Entremontans en écrivant, vers 1850, qu'ils fuyaient les querelles et les procès ? Peut-être s'est-il inspiré de ce qu'avait déjà écrit Bridel avant lui, en 1820, en osant affirmer qu'il n'y avait pas eu de procès dans la vallée de Bagnes depuis cent ans. MM. Bridel et de Bons auraient bien pu se donner la peine de vivre une douzaine de lustres de plus pour ne pas nous estimer beaucoup meilleurs que d'autres.

Puisque nous en sommes à ces deux constructions voisines de l'église, desquelles j'ai conservé le souvenir, quoique la chapelle fût déjà en ruine dès le milieu du siècle passé, il reste à se demander comment saint Pancrace, patron primitif de cette paroisse, fut transféré de l'église en cette chapelle. Y eut-il démembrement de l'édifice antérieur lors de la reconstruction de l'église ? Y eut-il doublement ? Je ne veux pas pousser plus loin l'hypothèse, car la chose pourrait être mieux éclaircie que je le pense. Ce que je sais est que le clocher, défiguré par un recrépissage intempestif il y a quelque vingt ans, est attribué au XIV<sup>e</sup> siècle, tandis que l'église doit porter la date de 1676. Vraisemblablement fût-ce l'époque où saint Pancrace céda la place à saint Etienne ?

Cette chapelle, qui passait pour le plus ancien sanctuaire de l'Entremont et qui, peut-être, avait été l'église primitive, a été sacrifiée lors de la démolition de la maison communale, où celle-ci, qui remontait à 1602, s'est agrandie de l'emplacement de l'édifice abandonné. Cette

reconstruction date de 1892, période à laquelle un certain courant de vandalisme souffle sur cette localité. Certes, je ne veux pas faire un reproche à la municipalité d'avoir disposé d'un espace rendu libre par des écroulements patients dont d'autres générations devraient être rendues responsables; mais il y a quelquefois des coïncidences qui suggèrent la méditation. C'est en cette même année en effet que nous voyons fuir de Sembrancher un plafond remarquable de l'ancienne demeure des châtelains de l'Entremont, lequel avait probablement remplacé dans l'enceinte du bourg l'ancien château St-Jean campé sur la hauteur. Cette demeure comprenait les maisons actuelles, Arlettaz, Maret et Vollet. La maison Maret conservait de plus les stalles de l'auditoire de Justice également vendues vers 1890.

Puisque nous en sommes aux demeures particulières, arrêtons-nous encore à la maison Arlettaz — ci-devant Ribordy — où se remarque encastré dans le mur du corridor un cartouche aux armes du notaire Ribordy daté de 1795. A l'intérieur de l'appartement du 1<sup>er</sup> étage existe un plafond construit en 1800 par des soldats de Bonaparte, qui avaient réussi à se dissimuler derrière les raccards pour échapper plus sûrement aux balles autrichiennes. Une armoire de même style révèle qu'ils ne furent pas trop pressés de rejoindre les vainqueurs de Maréngo.

Dans la savante étude que M. Hunziker a consacrée à la Maison Suisse se trouvent des détails intéressants sur la demeure du banneret d'Allèves qui est encore intacte à l'angle de la Place et de la rue du Pont. On la donne, quoique à tort sans doute, pour la plus ancienne construction du bourg et son voisinage de la Dranse nous force à nous demander comment elle réussit à braver la débâcle de 1818.

Nous devons aussi une mention à la maison natale du botaniste Murith, dite la *Tannerie*, qui est située à un demi-kilomètre d'ici, au-delà de la Dranse d'Orsières. Car

le chanoine Joseph-Laurent Murith était né d'une famille de tanneurs venus de la Gruyère, qui firent construire ce bâtiment affecté jusqu'à ces années dernières à la même industrie. Il y naquit en 1742, entra plus tard au couvent du Grand St-Bernard, où il eut l'occasion, comme beaucoup de ses confrères, de s'adonner aux sciences naturelles et principalement à la botanique. On sait qu'il est le parrain d'une association scientifique baptisée la « Murithienne ». Murith, qui le premier avait fait l'ascension du Mont-Velan, s'était livré à des dissertations intéressantes sur la formation orographique si compliquée des vallées qui nous entourent et dont Sembrancher est, peut-on dire, l'axe, ainsi que sur la présence des blocs erratiques qui, descendus du sud au nord par les vallons divergeant du massif du Mont-Blanc tels que ceux de Ferret et du Durnand, tandis que les embranchements de Bagnes et de Liddes en sont totalement dépourvus. Murith, qui avait été curé de Liddes mourut prieur de Martigny en 1816. La Tannerie, passée par alliance à la famille Emonet, originaire de ce lieu et dont la descendance s'est développée plus particulièrement à Martigny et à Bagnes, fut un moment désertée à la mort de Nicolas Emonet vers la fin du siècle écoulé, puis reprise par M. Besse, vice-président actuel de la commune, qui a abandonné toutefois les locaux primitifs<sup>1</sup>.

Nous devrions aussi une visite à la maison Luder, type de vieille demeure patricienne. Jusqu'à des temps peu lointains, avant que M. Ribordy eût songé à ouvrir un hôtel à Sembrancher, le voyageur trouvait là asile, hospitalité et soins familiers, selon les formes patriarcales. L'hôtel de M. Ribordy d'où nous venons est lui-même timbré aux armoiries de la famille Volluz.

Il faudra aussi que je vous dise un mot de l'Hôpital,

<sup>1</sup> Voir page 223 la note additionnelle sur les origines de la famille Murith.

dont l'édifice, de construction moderne, s'érige dans la prairie, entre la gare et la route de Martigny. Ce titre n'est d'ailleurs plus que conventionnel, car sa qualité de bâtiment public lui a fait cumuler diverses destinations étrangères à l'essentielle : Ecoles, gendarmerie, tribunal de district. L'institution n'est pourtant pas éteinte, puisqu'elle dispose encore de plusieurs propriétés et d'un capital en obligations d'environ 40,000 francs. Le revenu sert à l'assistance des bourgeois et à donner la passade, ou viatique, aux passants qui la sollicitent. Toutefois, comme il n'existe plus d'installation appropriée, ces passants sont pourvus d'un bon et vont se faire hospitaliser à l'auberge.

A l'entrée du bourg, auprès de l'Hôpital, se trouve la chapelle que j'ai signalée plus haut à propos d'armoiries. Elle remonte par sa fondation à 1441 et elle est dédiée à Notre Dame dse Sept-Joies. Sept joies; armoirie à sept branches ! Voilà qui, tout en nous ramenant à la dissertation par laquelle a débuté mon exposé, nous y retient et nous force à épuiser ce que nous pouvons savoir à propos des armes du chef-lieu du district et de ce district lui-même. District est même ici de trop, étant donné que Bagnes et Vollèges formaient une seigneurie en possession de ses propres armes : deux personnes dans une baignoire. Bourg-St-Pierre avait aussi ses armes : les clefs de saint Pierre, de même que Orsières son ours parlant.

Dès lors, d'où vient le bouquetin transpercé qui est assigné au district actuel ? Peut-être de la bannière d'Entremont ? La question, qui me semble insoluble pour aujourd'hui, pourrait peut-être s'éclaircir au moyen de documents locaux.

Ceci dit, il me reste encore à convier mes auditeurs à une promenade à grandes enjambées à travers l'histoire de Sembrancher. Comme Martigny, comme St-Maurice, cette bourgade occupait un poste stratégique trop évident

pour n'avoir pas exercé quelque rôle avant les débuts de ce que nous avons convenu d'appeler l'histoire. Un relai de la route du Mont-Joux se suppose en ce lieu : Quant à son apparition sur la scène historique, elle se rattache au château qui le dominait au sud et que remplace la simple chapelle de saint Jean. Nous n'avons rien de positif quant à la date de sa fondation, mais nous savons que les Haut-Valaisans le détruisirent en même temps que les autres châteaux du Valais occidental lors de l'expulsion des Savoyards, en 1475, soit à la veille des guerres de Bourgogne. Et c'est tout près d'ici, dans le défilé de la Monnaie dont deux tunnels ont depuis assuré la facilité du passage, qu'un corps de Piémontais envoyé au secours du Téméraire, se trouva bloqué par les Valaisans. Rien ne nous est resté de précis sur ce fait guerrier qui rappellerait peut-être Morgarten, à l'exception d'une pièce d'artillerie mangée par la rouille, qui fut déterrée lors du percement du premier tunnel, en 1819.

Tandis que nous voici en ces sombres lieux, et avant de revenir au château, permettez-moi de retenir deux autres faits. Dans le premier, il s'agit d'un accident qui, en 1795, coûta la vie à l'abbé Charles-Antoine de Cocatrix, lequel, revenant de reconnaître son fief de Bagnes, fut précipité dans la Dranse et y périt avec son équipage. Dès l'année suivante, une colonie de Trappistes venait ériger entre ces rochers un couvent temporaire. Deux constructions voisines précédemment utilisées pour des installations minières étaient affectées, l'une aux Trappistes, l'autre aux Trappistines. C'est à la porte de celle-ci que venait frapper un soir la princesse Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé, dite sœur Marie-Joseph de la Miséricorde, laquelle, après avoir été destinée à la main du comte d'Artois, plus tard Charles X, s'était vouée à la religion. Réduite à fuir de couvent en couvent sous la poursuite des armes révolutionnaires, elle était, un soir de juillet 1797, accourue en cette solitude.

Hélas ! la fatalité devait l'y poursuivre, car les armes révolutionnaires foulaient dès l'hiver suivant le territoire de la Confédération désunie. « Les pauvres filles, nous raconte M. Henry Bordeaux, s'entassaient sur un char à bancs avec leur maigre bagage; ne pouvant vivre ensemble elles se dirent adieu ! » Où allaient-elles ? La princesse se dirigea apparemment sur l'Autriche, unique pays d'occident en mesure de la recueillir alors. Quant à leur refuge, il conserva depuis au site qui en vit écrouler les ruines le nom des Trappistes.

Il est temps de revenir à Sembrancher et à son château, mentionné depuis 1239 dans les titres des franchises accordées au bourg. Celles-ci consistaient notamment en une seconde foire annuelle ainsi qu'en un marché hebdomadaire, qui malheureusement devait souffrir et du voisinage de Martigny et de celui des deux grandes communes de Bagnes et d'Orsières, dont les chefs-lieux finiraient par égaler ou surpasser l'importance de cette bourgade intermédiaire.

On relate surtout, à propos de ce château, qu'en 1444 le comte Amédée VI y fit loger l'empereur Sigismond qui se rendait au Concile de Bâle, avec une suite de 800 cavaliers. Ceux qui ont escaladé cette colline de St-Jean expriment leur étonnement que sur cette crête aride eût pu s'établir un édifice capable d'abriter une pareille escorte. Je ne veux pas les contredire. Mais il faut se garder de prendre toute chose à la lettre. Lors du passage d'un empereur, fût-ce à Sembrancher, l'on n'hésite pas à réquisitionner et il est probable que si l'empereur en personne logea au château, nos gentilles damoiselles d'alors ne furent pas privées du voisinage des cavaliers. Quant aux montures, je les vois plutôt bivouaquer sur le pré de foire.

Car Sembrancher disposait alors déjà d'un pré de foire, contemporain probable de ses franchises. Près de là se trouvait une tour (Turricula) appartenant aux de la



Tour de St-Maurice qui vers le même temps détenaient à Bagnes le petit fief de Montagnier. « Une branche de cette famille ayant passé à Aigle, nous dit Rameau, il y a lieu de croire que leur héritage échut aux de Rovérea. »

Quoique l'historien de nos châteaux se garde d'être trop affirmatif, retenons ce nom de Rovérea. Tout comme ceux des Neuvecelle et des de Loës, il semble nous vouloir expliquer la conclusion, au XIV<sup>e</sup> siècle et la confirmation en 1676, puis deux fois dans le cours du XVIII<sup>e</sup>, du traité de combourgeoisie entre Sembrancher et Aigle, ville et région desquelles sont originaires ces familles.

Je ne connais rien de spécialement curieux à vous conter sur cette alliance que la réformation ne manqua pas d'entraver, mais qui devait cependant ressusciter, au siècle qui la suivit, sinon que les dernières familles nobles qui résidèrent à Sembrancher furent, selon Schiner, les Fabri, les Neuvecelle, les de Loës, desquels j'ai parlé. Je ne sais s'il y eut des Fabri à Aigle, car il n'est guère de partie de la Suisse romande ou de Savoie où ce nom ne soit connu. Un d'eux, cependant, Balthasar Fabri, était châtelain d'Etier lorsque, en 1630, l'évêque Hildebrand Jost, rentrant de Rome par le Grand St-Bernard, fut retenu en captivité dans ce castel par les Francs Patriotes. C'est de là qu'il était conduit à Sembrancher où, sans qu'on nous ait dit dans quel local, il fut, à la suite de plusieurs conférences avec ces représentants des dixains, contraint de renoncer à la *Caroline*<sup>1</sup>.

Ce château d'Etier a définitivement disparu et nul souvenir certain ne s'attache même à son emplacement. Il devait se trouver à environ un quart d'heure d'ici, non

<sup>1</sup> Daguet fait reposer cette chartre sur une légende d'après laquelle Charlemagne, après avoir placé son parent Aléthée sur le trône épiscopal de Sion que ce prélat cumulait avec le siège abbatial de St-Maurice, lui aurait donné la souveraineté du Valais par lettre royale appelée la *Caroline*. — (*Histoire de la Confédération suisse*, t. I, p. 75-76.)

loin du hameau qui a pris son nom, entre les routes de Vollèges et de Bagnes. Je ne relève aucun autre fait considérable sur le Sembrancher du moyen âge, à moins toutefois qu'il vous importe de savoir que l'adultère était fouetté dans les rues et puni de 60 sols d'amende. Lors de l'invasion de 1798 et 1799, cette localité fut occupée par les Français et les Vaudois.

Le 5 mai 1799, nous raconte Louis Ribordy, un historien originaire de Sembrancher, la milice des environs de Sion entra en ville et se joignit à celle du Haut, avec ce renfort elle se mit en marche, occupa comme l'année précédente les postes de la Morge, Ardon et Conthey, poursuivit sa route sur Martigny, envoya une colonne à Bagnes par la Croix-du-Cœur où elle reçut l'accueil le plus amical; mais arrivée à Sembrancher elle trouva les milices sous les armes et le pont de la Dranse détruit. La vue de quelques uniformes étrangers les décida à la retraite. »

Selon le récit de mon grand-père qui avait vécu bien qu'enfant ces événements et qui tout au moins en avait pu recueillir dès ce moment-là les récits verbaux, il se serait bien réellement agi de *quelques* uniformes. Le commandant de cette petite garnison avait eu la présence d'esprit, pour effrayer plus sûrement ceux qu'on appelait communément à Bagnes les « Allemands », à cause de leur langage, de recourir à un stratagème fort usité dans certaines guerres antiques et depuis sur les scènes théâtrales. Cela consistait à faire aller et venir en divers sens les mêmes hommes, de manière à donner l'illusion du nombre.

Selon le même aïeul, ce serait donc en souvenir de cet exploit, où les Bagnards s'étaient laissés entraîner par les Haut-Valaisans, que se rattacherait certaine chanson en patois de Louis Gard, dont plus d'une rime a passé à la légende et dans laquelle ce fils d'un partisan de la cause française accoupla *enson* avec pantalon.

C'est donc au passage du pont de Merdenson, situé à une demi-lieue en amont d'ici, que l'accident, pour autant qu'accident il pourrait y avoir, se serait produit. Mais les gens de la Plaine, qui alors méconnaissaient très injustement le torrent au nom prédestiné, lui ont préféré celui plus connu du pont de Branson, sur lequel les Bagnards passent évidemment plus souvent qu'à leur tour, en particulier au retour des vendanges.

Une année environ à la suite de cette seconde occupation, ce fut le passage de Bonaparte et de son armée. Le défilé de celle-ci dura dix jours ; pas mal de cavaliers durent camper dans les environs du bourg, mais le Premier Consul dut le traverser vers le milieu de la nuit sans provoquer d'incident particulier. Tout au plus ai-je pu recueillir que les populations des environs étaient accourues sans savoir que le Premier Consul effectuerait de sa personne le passage de la montagne. Ceci expliquerait, sans toutefois lui donner trop d'authenticité, l'étonnement de mon grand oncle Pierre Courthion qui, ayant été en France et connu antérieurement le héros de ces temps, aurait laissé échapper cette exclamation :

— Tiens, encore le général Bonaparte qui est ici !

A quoi le grand homme, qui avait l'ouïe fine, aurait riposté :

— Oui, mon enfant !

Mais ce candidat à l'empire ne fut pas seul à franchir ce col du Grand St-Bernard, qui est certainement le plus illustre des Alpes. Relatant, voici un siècle, les menues circonstances de la débâcle de la Dranse de Bagnes en 1818 et parlant du défilé de la Monnaie, le doyen Bridel écrivait :

« C'est par ce long défilé que remplit presque seul le lit de la Dranse qu'ont passé les légions de Cecina, de Charlemagne, de Frédéric Barberousse, de Bonaparte : les aigles de Mars y ont fixé l'œil perçant de l'aigle des Alpes, le fracas de la Dranse s'est joint à la voix de cuivre

des clairons, de vaillants enfants de Bellone couverts d'armes étincelantes s'y sont avancés au milieu de montagnes ruineuses, de masses culbutées, de forêts écrasées par les avalanches... Qu'en serait-il advenu si une inondation, pareille à celle de 1818, fût accourue des profondeurs alors ignorées du vallon de Giétroz au moment de leur passage ? Ces redoutables colonnes eussent péri, sans que peut-être un seul soldat eût échappé pour en porter la nouvelle. La débâcle, secondée par ses puissants auxiliaires, les rochers et les sapins, eût plus vite nettoyé ce champ de bataille que la plus foudroyante artillerie, et ces conquérants, vaincus en un clin d'œil par la nature, au profit de l'humanité, n'auraient trouvé d'autre tombeau que les eaux du Rhône ou du Léman. »

Mesdames, Messieurs,

Je me suis efforcé, dans cette notice tracée parfois à bâtons rompus, de faire ressortir les éléments principaux de l'histoire de cette importante bourgade que le mouvement des affaires tend à délaisser quelque peu sous notre génération, de même que les petites cités archaïques de Gruyères, de Rue, de Saillon, jadis, et peut être de Romont et d'Aubonne dès demain. Elle s'en console sans se plaindre trop. L'ouverture du chemin de fer d'Orsières a détourné d'elle une bonne part de son trafic intérieur. Elle s'est rattrapée en partie sur l'agriculture. Et, du reste, par les progrès de l'automobilisme, un regain de faveur, pas toujours béni des populations, tend à revenir aux routes délaissées hier à peine. Alors, dans ces jours probablement très rapprochés, peut-être le passant éprouvera-t-il quelque joie à s'attarder devant l'une ou l'autre des curiosités que je me suis efforcé de consigner à votre attention et à rendre ainsi justice à l'effort qu'a su accomplir, pour sauver ce qu'elle pouvait de son long passé, la petite cité qui nous accueille en ce jour.

*Louis Courthion.*



A SEMBRANCHER

Phot. A. KERN, Lausanne.